

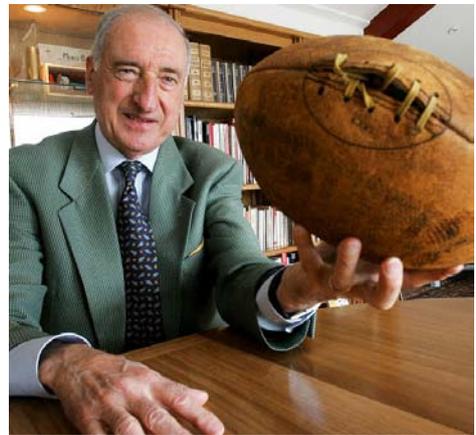
PORTRAITS DÉCAPANTS

Carnet de visites de rugbymen

Cher lecteur, avant d'ouvrir ce carnet d'adresse, il te faut savoir deux choses importantes. La première, c'est qu'il est très fourni. À l'instar des boxeurs et des cyclistes, très nombreux sont en effet les rugbymen qui ont été rebaptisés d'un petit nom évocateur : Monsieur Drop, le Petit Prince, l'anesthésiste... Il faut sûrement voir dans ce constat toute la dimension hautement théâtrale d'une activité qui offre largement de quoi fabuler. Parallèlement, je mets quiconque au défi de me citer le nom d'une seule joueuse de rugby. Il faut dire que l'activité est par excellence saturée de stéréotypes masculins qui ont très longtemps laissé les femmes en tribunes. Aussi, c'est tout penaud que j'avoue l'absence de rugbywomen dans cette sélection.

Bala / Monsieur Drop (Pierre Albaladéjo)

Pour les plus anciens, *Bala* c'est un demi d'ouverture, orfèvre de ses deux pieds, à une époque où l'on jouait encore avec de grosses chaussures à bouts carrés et des ballons en cuir qui pompaient l'eau comme des buvards. Pour beaucoup d'autres, dont je fais partie, *Bala*, c'était la voix du rugby. Celle qui chantait les jours de matches télévisés, recadrant les envolées lyriques des animateurs que furent Couderc et Salviac, expliquant aux béotiens les finesses du rugby, donnant des regrets à ceux qui n'avaient pas eu la chance de pratiquer ce sport. Il fut surnommé *Monsieur drop* après un mémorable quadruplé en finale du challenge Yves du Manoir (1959) et un triplé contre l'Irlande (1960). À ce propos, il déclara un jour : « *Le drop, c'est l'instinct du gibier traqué qui se défend. Et ça, désolé, ça ne s'apprend pas. On l'a dans le sang* ». Cet élégant landais, né en 1933, n'a cependant jamais pu toucher le Brennus malgré quatre finales disputées avec Dax, son club de toujours. Par contre, il enleva le Tournoi des cinq nations à trois reprises (1960, 1961, 1962). Enfin, pour certains, *Bala* c'est l'amour de la tauromachie, sa seconde passion.



Boni / Créateur d'essai (André Boniface).

La souris (Guy Boniface)

Entre le Stade Montois et l'équipe de France, (André) *Boni* le trois-quarts beau gosse fut l'incarnation du flamboyant jeu d'attaque à la française, autrement nommée *french flair* par les Britishs. Un cadrage-débordement par ci, une accélération par là ou une passe croisée à son pote Darrouy, et hop, voilà l'adversaire dans le vent. Cet ascète, amoureux du beau jeu, souleva le Brennus en 1963 et porta à quarante-huit reprises le maillot de l'équipe de France, gagnant au passage cinq Tournois (entre 1954 et 1962). Mais le landais de Montfort en Chalosse est aussi et surtout connu pour son association avec son frère cadet Guy, avec qui il ne faisait qu'un. « *Quand l'un était sélectionné et pas l'autre, c'était très douloureux. Et ce sont des moments de regrets, on nous les a volés ! Quand tu te retrouves côte à côte en 12 et 13 avec ton frère à Murrayfield ou à Cardiff, c'est un grand bonheur...* ». C'était *Le temps des Boni* (D. Lalanne) jusqu'à un triste premier janvier 1968 où Guy, trente-cinq fois international, surnommé *la souris* pour son talent à se faufiler dans les trous des défenses adverses, perdit la vie dans un stupide accident de voiture. Quant à savoir qui était le meilleur des deux, Bernadet, l'ancien joueur de Lourdes, répondit : « *le meilleur des deux Boni, c'est celui qui n'a pas le ballon* ».

Casque d'or / L'ange blond (Jean-Pierre Rives)

Né le dernier jour de l'année 1952, Jean-Pierre Rives a été capitaine et joueur emblématique de l'équipe de France de rugby entre 1975 et 1984 avec cinquante-neuf sélections, dont trente-quatre en tant que capitaine. Meneur d'hommes redoutable, il doit son surnom à son épaisse tignasse blonde. C'est le commentateur d'Antenne 2 Roger Couderc qui, après le tournoi du Grand Chelem 1981, le baptisa ainsi. *Casque d'or* lui offrira d'ailleurs son dernier maillot tout ensanglanté d'équipe de France. Auparavant, celui qu'on appelait encore *l'ange blond* avait déjà de hauts-faits d'armes à son actif, notamment un Grand Chelem réalisé en 1977 avec les quinze mêmes joueurs, sans concéder le moindre essai et une première victoire historique contre les All Blacks, un fameux 14 juillet 1979 à Wellington. Je me souviens aussi de son engagement, au-delà du raisonnable, contre l'Afrique du Sud à Pretoria en 1980. Ce jour-là, le guerrier répondit à un journaliste qui lui demandait pourquoi, blessé, il n'était pas sorti : « *Sortir, mais pour aller où ?* ». Enfin, bien que jamais vainqueur du bouclier de Brennus, il terrassa à quatre reprises l'ennemi anglais de toujours dans l'ancre de Twickenham (1975, 1977, 1981 et 1983). Et ça, personne ne l'oubliera ! Pas plus que son commentaire : « *Ils ne perdent jamais. Mais parfois, on les bat* ».



L'anesthésiste / Attila / Cartouche / Caveman / Seebass (Sébastien Chabal)

Repéré dès ses débuts dans le rugby pour l'âpreté de ses plaquages, cette belle plante poilue d'1,92 m pour 120 kg est née en 1977 à Valence. Oscillant entre la troisième ligne de son club et la deuxième ligne de l'équipe de France, ce barbu aux cheveux longs fut un véritable sujet d'étude pour les écoles de commerce. Il focalisa en effet l'attention des médias au point d'éclipser ses autres partenaires. Ses différents pseudos illustrent les dimensions imaginaires qu'il inspire. Ainsi le surnommait-on *Cartouche* à Bourgoin à cause de la puissance de ses placages. Plus poétiquement, les supporters de son club anglais de Sale, l'appelaient *Sea Bass* (le loup de mer) en référence à son diminutif Sébas. Pour son look, les Néo-Zélandais le baptisèrent *Caveman* (l'homme des cavernes), puis *Attila* à la suite d'un match en 2007 où il mit groggy le troisième ligne All Black Chris Masoe, avant de briser la mâchoire du seconde ligne Ali Williams. Ses soixante-deux sélections nationales lui ont permis de remporter deux fois le Tournoi (2007, 2010) et de finir deux fois quatrième de la Coupe du Monde (2003, 2007).



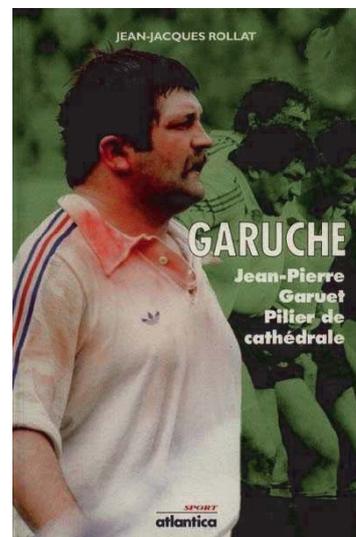
L'homme montagne / L'autobus (Jonah Lomu)

Je n'ai donc retenu dans cette sélection que des joueurs français. Mais je ne pouvais décemment pas occulter celui qui a été la première véritable star internationale du rugby, dépassant les frontières de l'Ovalie. Né en 1975 à Auckland, ce trois-quarts d'1,95 m pour 120 kg, d'où son surnom d'*homme montagne*, courait le cent mètres en moins de onze secondes, ce qui lui donna son second sobriquet d'*autobus* ! Il additionna très rapidement un tas de records et d'exploits plus extraordinaires les uns que les autres : plus jeune sélectionné black, meilleur marqueur d'essai en Coupe du Monde. En 1995, il infligea aux Anglais la bagatelle de quatre essais individuels. Sa carrière est aussi ponctuée de chevauchées fantastiques où ses des fétus de paille. Le Français Bernat- Salles avouera sur le tard avoir laissé passer l'*autobus*

de peur de se faire écraser. Quand à Fabien Galthié, il raconte : « J'ai une photo chez moi. Je suis pendu à lui, j'ai une jambe qui part au-dessus de sa tête... Je me souviens très bien de ce que j'ai pensé pendant toute l'action. Je me disais : "c'est un acte d'héroïsme. Si je le fais, si j'y parviens, je suis un héros ». Seuls des problèmes de santé feront taire ce géant du rugby moderne.

La garuche / Le professeur (Jean-Pierre Garuet)

Né en 1953, 1,77 m pour 105 kg, pilier de la cathédrale de Lourdes, quarante-deux sélections, quatre Tournois... et cent soixante-sept points de suture ! Tout est dit. Mais plutôt que de broser un portrait détaillé de la Garuche, je préfère lui laisser commenter son travail de pilier. « L'une des ruses les plus répandues consiste à glisser sa tête sous l'épaule de votre vis-à-vis et à la diriger vers son sternum. Une fois là, vous redressez légèrement le crâne. Cinq centimètres, pas plus. Le gars a la respiration bloquée, il est en manque d'oxygène. Vous, vous n'avez plus qu'à pousser et c'est gagné. On peut aussi se servir de son épaule comme d'une pique de picador. Vous appuyez bien sur le dessus de la tête du pilier d'en face, de telle sorte qu'il ne puisse plus remuer. Si le geste est bien effectué, vous êtes tranquille ». Quant au coup du casque, « il faut s'entendre avec son talonneur : chacun doit tourner la tête en direction du pilier opposé afin de lui serrer le crâne à la manière d'un étau. Cela peut faire très mal. Je me souviens de gars qui sortaient de la mêlée avec des joues comme de la tôle ondulée ou avec de sacrés hématomes ».



Le Duc (Amédée Domenech)

Difficile de tirer le portrait d'Amédée Domenech. Car tout est exubérance chez ce pittoresque et truculent pilier. Né en 1933, ce beau bébé d'1,80 m pour 95 kg se fit remarquer aussi bien pour ses exploits rugbystiques, que pour ses propos hauts en couleurs. Commençons par le rugby. Sélectionné en équipe de France alors qu'il jouait encore en deuxième division, il fut le pilier gauche de l'équipe de France de 1954 à 1963, préfigurant par ses exceptionnelles qualités athlétiques de vitesse et d'adresse le rugby moderne. Fort de cinquante-deux sélections, il conquiert à cinq reprises le Tournoi (entre 1954 et 1962). Il faut également relater cet épisode survenu lors d'un Irlande-France où Amédée, courant le long de la ligne de touche, se retrouva face au dernier défenseur. Il fit alors une feinte de passe, réussie, sur le juge de touche qui courrait à ses côtés ! Mais c'est sans

doute son verbe qui le mit vraiment à part. C'est ainsi que lors du légendaire et électrique Afrique du Sud – France de 1961, après avoir mis le doigt dans l'unique œil du troisième ligne Pelsier, il déclara « Ce connard me plaquait toujours à retardement. Alors je lui ai dit : bonne nuit Monsieur Pelsier ». Ou encore, répondit-il aux Anglais venus jouer chez lui à Brive, et qui se plaignaient de la qualité de la pelouse : « Vous êtes venus pour brouter ou pour jouer au rugby ? ». À la une de plusieurs journaux (Paris-Match...), devenu par la suite acteur de cinéma et homme politique, son surnom de Duc reste aujourd'hui quelque peu énigmatique. Une version douce est narrée par André Boniface, qui après qu'Amédée lui ait dit : « Dédé, tu es le roi du terrain », lui répondit : « si je suis le roi, toi tu as joué comme un Duc ». Mais une autre version prétend que le surnom lui aurait été donné après que celui-ci ait obtenu les faveurs d'une duchesse de très haute lignée.

Le grand Oualter / L'homme de fer (Walter Spanghero)

Issu d'une famille *rugbyphile* de six garçons et deux filles, ce géant aux mains de monstre, né en 1943 dans le Lauraguais, semblait tout droit sorti des hauts-fourneaux d'Arcelor. Le verbe facile, il avait le don des formules chocs telles que « un match qui ne fait pas mal est un match raté », ou « heureusement que

j'avais le nez, sinon le marron je me le prenais en pleine gueule ». Les Sud-Africains l'avaient surnommé *l'Homme de fer* pour son apparente insensibilité aux coups. Quant aux médecins, ils débattent encore sur sa martienne capacité de résorption de fractures (plus de trente !). Ce n°8 aux six cents matches de championnats, cinquante et une sélections (de 1964 à 1973) et trois Tournois (1967, 1968, 1973), fut de l'équipe qui en 1968 conquiert le premier Grand Chelem. La même année, il fut encensé par la presse Néozélandaise lors de la tournée de l'équipe de France. Malheureusement, *le grand Oualtère* ne put jamais croiser la route du Brennus. Il reste que son seul prénom évoque tout le terroir du rugby. En guise d'adieu, impossible de ne pas relater sa réponse à un journaliste qui lui demandait ce qu'il pensait de la valeur intrinsèque du pack gallois. Il répondit, avec son accent rocailleux de l'Aude : « *en terrain sec ou en terrain gras, les gallois sont des adversaires redoutables* ». On rappellera aussi qu'il acheva son dernier match international avec une quintuple fracture de la main.



Le lion de Swansea (Robert Soro)

Charpentier de métier, cent-quinze kilos sur la balance, une langue bien pendue et de nombreuses sollicitations médiatiques font de ce deuxième ligne l'une des figures majeures du rugby français. Né en Bigorre en 1922, il comptabilise vingt-et-une sélections en équipe de France, de 1945 à 1949. La rencontre du Tournoi 1948 contre les Gallois à Swansea, disputée sur terrain enneigé et couvert de paille, fut marquée par son match monstrueux qui lui offrit son surnom de *lion de Swansea*. Pousseur et sauteur d'exception, sa carrière en équipe de France s'interrompt suite à une anthologique joute verbale. En effet, lorsque les sélectionneurs voulurent écarter Alban Moga, son alter ego et grand ami, il répondit à qui de droit : « *Les deuxième lignes, c'est comme les bœufs attelés. Ça marche par deux* ».

Le Pelé du rugby / Magic Blanco / Mr Serge (Serge Blanco)

Né en 1958 d'un père vénézuélien et d'une mère basque, ce garçon a pour la première fois foulé la terre Gauloise alors qu'il était encore enfant. Fidèle comme une ombre à son club de toujours, le Biarritz Olympique, cet arrière n'a pourtant jamais remporté le moindre titre majeur. Par contre, sa carrière internationale relève d'une anthologie qu'Homère n'aurait pas reniée. Il porta le coq à quatre-vingt-treize reprises, amenant trente-huit fois le ballon en terre promise (meilleur marqueur français). Vainqueur à six reprises du Tournoi des cinq Nations (entre 1981 et 1989), il fut également finaliste de la première Coupe du Monde de rugby en 1987. C'est d'ailleurs au cours de cette compétition qu'il mit la tête à l'envers aux Ecossais, puis aux Australiens en inscrivant, de deux coups de génie, des essais du bout du monde. Son élégance sur le terrain et son incroyable capacité à relancer le jeu depuis ses 22 mètres contribuèrent à ses nouvelles identités : *le Pelé du rugby*, mais aussi *Magic Blanco*, *le funambule* ou encore *Monsieur Serge*. Quant à sa philosophie de jeu, « *c'est quand l'adversaire te croit battu et résigné qu'il faut continuer à jouer et le surprendre* ». Depuis, il festoie entre ses affaires commerciales et ses responsabilités sportives.





Le petit Caporal (Jacques Fouroux)

Chef de meute hors pair, *le petit Caporal* est un homme d'1,62 m qui a toujours voué une admiration sans borne pour les monstres physiques. Il a aussi trouvé en l'équipe de France un terrain d'expression et de reconnaissance à la mesure de son talent. D'abord comme joueur quand il enleva, en tant que capitaine, un historique grand chelem dans le Tournoi 1977 avec les quinze mêmes joueurs sans prendre d'essais. Puis comme entraîneur, lorsque protégé de *Tonton* (Albert Ferrasse, le président de la Fédé de l'époque), il conduisit le coq, de 1981 à 1989, à six reprises sur le pinacle européen et à la finale de la première Coupe du monde de rugby (1987). Souvent au cœur de polémiques, il avait le secret des formules chocs. Ainsi, après une rencontre contre la Roumanie en 1977, lança-t-il : « *Messieurs les journalistes, vous qui avez si souvent écrit mon nom avec du vitriol, s'il vous en reste un peu dans vos flacons, buvez-en un coup à ma santé* ». Mais sa marque de fabrique reste sans doute son verbe parfaitement maîtrisé, capable d'émouvoir les guerriers les

plus endurcis. Et seule une brutale crise cardiaque a pu avoir raison de cet éternel épicurien.

Le seizième homme (Roger Couderc)

Dans cette présentation des acteurs célèbres du rugby, impossible de ne pas inclure Roger Couderc. Certes, ce garçon dont le père voulait en faire un cuisinier, a joué au rugby. Mais il reconnaissait être « *de l'espèce la plus répandue, la plus méritante aussi, celle des tocards persévérants* ». Rapidement, c'est en commentateur sportif qu'il se fait connaître. Il fourbit d'abord ses armes dans le monde du catch où il participe notamment à une bagarre savamment chorégraphiée. Puis il devient le commentateur attiré du XV de France. Avec sa voix rocailleuse, son accent chantant et une verve inénarrable, c'est un indéfectible supporter de l'équipe de France. Mais en mai 68, il se met en grève et harangue les étudiants à La Sorbonne en leur déclarant : « *Un homme de 50 ans vous dit merci !* ».



Ce soutien affiché lui vaut d'être viré de la télé. Il poursuit alors sa carrière sur les ondes d'Europe 1 où il forme avec son acolyte Pierre Albaladejo, un duo unique dans le paysage audio-visuel français. Il revient à la télé au milieu des années 1970. Chauvin et volubile à souhait, il encourage plus qu'il ne commente. Albaladejo raconte même qu'en 1979, lors de la première victoire de la France en Nouvelle-Zélande, il disjoncta en commentant le dernier essai en chantant ! Au micro, il exagère à tout va, s'approprie le match, pousse avec les avants et s'envole avec les arrières jusqu'à hurler son célebrissime « *Allez les petits* ». Il devient le seizième homme du XV de France, adulé par les joueurs eux-mêmes. « *Roger, c'était un grand frère, un papa, un ami. Il jouait avec nous et on jouait avec lui, c'était magnifique d'être à ses côtés* » (Jean-Pierre Rives). Et même si les puristes lui reprochent un manque de précision dans ses analyses techniques, Couderc avec ses lunettes fumées, fait indéniablement partie des grands de ce sport.

Monsieur rugby (Jean Prat)

Ce pyrénéen, né à Lourdes en 1923, occupe une place à part dans la légende des héros du rugby français. C'est en effet un des rares sportifs français à qui les Britanniques ont rendu hommage. Vainqueur pour la première fois des Anglais à Twickenham (1951), puis des All Blacks à Colombes (1954), il se distingua aussi par des propos électriques. En 1955, alors que la France menait de deux points face à l'Irlande, mais commençait à flancher, le troisième ligne capitaine de l'équipe de France invectiva ses coéquipiers en leur assénant le mémorable : « *Ces Britanniques vous ont emmerdés pendant cent ans, vous pouvez bien tenir cinq minutes* » ; sentence qui permit à la France de remporter le match.

Un mois plus tard, les Bleus battaient l'Angleterre à Twickenham. Suite aux exploits de Prat, Pat Marshall, journaliste britannique, lui donna alors le surnom de *Mister Rugby*. La célébrité devint totale lorsque Jean Prat joua son dernier match du Tournoi. Le 26 mars 1955, le XV de France affrontait le Pays de Galles à Colombes. Et à la fin de la rencontre, ce sont ses adversaires qui le ramenèrent jusqu'aux vestiaires sur leurs épaules. Outre ses exploits internationaux, il a disputé avec Lourdes, son équipe de toujours, neuf finales du Championnat de France (avec six victoires glanées entre 1948 et 1958).



Patou / Papa (Robert Paparemborde)

Voici encore un membre de la secte de 1977, ces guerriers qui remportèrent à quinze joueurs le Tournoi, sans encaisser le moindre essai (il le gagna aussi en 1981 et 1983). *Papa*, pilier droit atypique qui a joué les quatre matchs avec le même maillot de bain, confiait à ce propos : « *chacun avait sa spécialité : fourchettes dans les yeux, coups de griffes, tirage de testicules...* ». Ce béarnais marqueur d'essai, qui grandit au milieu des bergers (d'où son surnom de *Patou*, chien de garde pyrénéen des troupeaux de brebis), excella auparavant en athlétisme (11"4 aux 100 m), en judo (ceinture noire) et au handball (international junior). Il fit longtemps le bonheur de la section paloise et des bleus (cinquante-cinq

sélections de 1975 à 1983), voyageant glorieusement en Nouvelle-Zélande pour battre les All Blacks un fameux 14 juillet 1979. Devenu plus tard entraîneur du Racing, il fit jouer ses gars contre Bayonne avec un béret ! Une vilaine maladie l'a malheureusement emporté. Paix à son âme.

Vous trouverez d'autres surnoms d'athlètes étrangers dans mon livre, *J'vois pas d'qui tu parles*, Éditions Edilivre, 2017.

- Bichon (Roger Martine)
- Chocho / Le patron (Gérard Cholley)
- Docteur pack (Lucien Mias)
- L'homme et demi / Merluce / Massif Central (Olivier Merle)
- L'incomparable (Philippe Sella)
- La bête de Béziers / Le grand / Le dindon / Le citronnier (Alain Estève)
- La bûche (William Servat)
- La palme / Ramsès (Michel Palmié)
- La samaille / La fouine / Le roi Richard / Le petit Mozart du rugby (Richard Astre)
- Le Goret (Philippe Saint-André)
- Le grand Ferré (Benoît Dauga)
- Le Mongol / Attila (Michel Crauste)
- Le pépé du Quercy / The rock (Alfred Roques)
- Le petit prince / Codor (Didier Codorniou)
- Le pin (Colin Meads)
- Le sorcier de Saucières (Raoul Barrière)
- Nobody (John Eales)
- Peter Pan (Jean Gachassin)
- The dark destroyer (Thierry Dusautoir)
- Wilko (Johnny Wilkinson)

□

Vincent Lamotte

J'vois pas d'qui tu parles



Carnet de visites sportives
Tome II : des gymnastes aux volleyeurs

Edilivre